

# Laisser tomber les enfants<sup>1</sup>

*J'aime les mots « espérer » et « avenir »  
dans le silence de mon cerveau,  
mais dès que je les prononce  
il me semble qu'ils perdent leur sens.*  
EMMANUEL BOVE<sup>2</sup>

*I have never let my schooling  
interfere with my education.*  
MARK TWAIN<sup>3</sup>

*À quel moment un enfant est-il véritablement né ?  
Réponse du pasteur : « Dès l'instant qu'il est conçu. »  
Celle du curé : « Quand il bouge dans le ventre maternel. »  
Le rabbin : « Lorsqu'il quitte le domicile de ses parents. »*

Introduire cette journée m'offre l'opportunité de rendre hommage à tous ceux et celles qui auront su laisser tomber leur(s) enfant(s). Leur rendre hommage, qu'est-ce à dire ? Rien d'autre que mettre au jour la vérité de leur geste.

## BALISES

J'entrevois déjà quelques-uns des malentendus susceptibles de s'accrocher à ce titre. Sans envisager pour autant de les écarter tous (opération impossible), au moins tentais-je d'indiquer de quoi il peut s'agir dans de tels malentendus. Cela à l'aide de trois cas. Le premier fut un acte manqué, qu'un lapsus est venu peu après interpréter en séance. Jeune mère en analyse chez Lacan, elle lui raconte la fâcheuse aventure qui vient de lui arriver : « Mon bébé, lui-dit-elle, est tombé de la table à manger » (au lieu de « langer »). Cette mère est loin d'avoir « laissé tomber » son bébé au sens où je l'entendrai ici. Bien plutôt a-t-elle mis ce bébé à distance de son souhait de le manger ou, si vous préférez, de sa pulsion orale. Qui n'a jamais eu envie de manger un bébé, ce délicieux petit corps tout nu, lavé, poudré, parfumé et comme assaisonné qui se trouve

---

<sup>1</sup> P.S. Ce texte va avec « Folie, première et seconde mort », *L'Évolution psychiatrique*, janvier-mars 2016, vol. 81, n° 1. Il recoupe et étaye la conclusion de *L'Autresexe* (Epel, 2015).

<sup>2</sup> *Mes amis*, Talence, Arbre vengeur, [1924] 2015, p. 107.

<sup>3</sup> Cette phrase me fut offerte, par Debora Babiszenko, doctorante à Paris VII, en écho à un exposé que je présentai le 26 janvier 2016 dans le cadre du master recherche dirigé par Laurie Laufer. Elle rejoint la remarque selon laquelle bon nombre de grands romanciers étatsuniens ne sont pas passés par l'université – à commencer par Faulkner.

là à portée de la bouche ? *A minima* ne dit-on pas à ce bébé, sous un ton de franche gourmandise et en riant : « Toi, je te mangerai ! » Selon une remarque tardive de Lacan, une mère est telle la bouche ouverte et dentée d'un crocodile.

Le deuxième cas est, lui, célèbre. Jean-Jacques Rousseau, dit-on, a laissé tomber ses enfants. L'indignation est d'autant plus vive que l'on lui doit l'*Émile*, ouvrage, comme on le sait, fondateur d'un nouveau rapport à l'enfant et qui, aujourd'hui encore, marque bien des esprits. Il y aurait un beau travail monographique à mener sur ce prétendu « abandon ». Je ne m'y suis pas employé ; toutefois, il suffit d'ouvrir *Les Confessions*<sup>4</sup> pour apprendre qu'en confiant, en toute « sécurité d'âme », sa progéniture aux *Enfants trouvés* Rousseau a pris un certain soin d'eux. En rien honteux, cet acte, dont il fait part à Diderot, à Grimm, à Mme d'Épinay et à quelques autres, il l'a accompli tout à la fois, précise-t-il, en tant que père, que citoyen et que membre de la République de Platon. Excusez du peu. Ces enfants, Rousseau est bien loin de les avoir laissé tomber. Un enfant, dit-on, cela se fait, puis s'éduque. Ne serait-on pas mieux avisé de reconnaître, avec Rousseau, qu'un enfant cela se trouve ? Ou, cela arrive, ne se trouve jamais, quand bien même on l'aura fait et éduqué.

Le troisième cas est composé d'un ensemble de créations (films, roman, théâtre) comportant, notamment, le film *Les Enfants* de Marguerite Duras. Par opposition aux deux cas précédents, ce dernier recoupe ce rapport à l'enfant que je me propose d'indiquer. Si vous ne le savez pas déjà, ce film vous apprendra qu'un enfant ce n'est pas un petit, qu'un enfant, bien au contraire, c'est « immense » (d'une immensité nullement phallique). Et aussi que ni un instituteur ni un journaliste et, à leur suite, bien d'autres braves gens socialement policés ne sont pas en mesure d'accueillir le soulèvement d'un enfant (en l'occurrence son refus de l'école). Seuls y parviennent un invalide pensionné, malade de la tête, à savoir le père, une mère peu ancrée dans la vie et souvent habitée par un souhait de tout plaquer, et une sœur qui suit Ernesto en accompagnant son soulèvement. Ainsi ces trois-là savent-ils laisser tomber Ernesto d'une heureuse façon<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> Rousseau, *Œuvres complètes I*, Paris, Seuil, 1967, p. 258 sq. (également p. 52, lettre du 20 avril 1751 à Madame de Francueil).

<sup>5</sup> L'enfant de *Des journées entières dans les arbres* (texte et film) a, lui aussi, un beau jour refusé d'aller à l'école : « Les autres à l'école, toi dans les arbres », est-il dit de lui. Pour autant, à la différence d'Ernesto, on ne saurait admettre qu'il s'est soulevé. Il n'est que le jouet du soulèvement de sa mère, sa fierté. Voici une occasion de remarquer que si l'on consacre de nombreux travaux à l'amour maternel, la fierté d'une mère, d'un père, son impact sur un enfant ne semblent guère intéresser.

Thomas Bernhard a bénéficié d'un même accueil alors qu'il refusait, lui aussi, de se rendre à l'école. Et, que l'on sache, avoir, lui aussi, mis un terme à sa scolarité à quatorze ans n'a pas entravé la sensibilité littéraire de Fabrice Luchini. Scolariser les enfants est, en France notamment, une *obligation* d'État. Tous les enfants y sont soumis. Et avec ça, on se plaint de tant d'échecs scolaires, sans jamais se demander en quoi l'on y contribue en *imposant* l'école aux enfants ! Quand l'obligation est là... l'envie s'en va. Je propose aujourd'hui de rendre facultative la fréquentation de l'école, comme l'est celle de l'école lacanienne. Après l'avoir refusée, bien des enfants y reviendraient d'eux-mêmes et, cette fois, de leur plein gré, tandis que l'Éducation nationale ferait de considérables économies en n'ayant plus à payer toute cette vaillante armée chargée de réduire à rien cette résistance des enfants à l'école dont on déplore l'ampleur sans pour autant parvenir à la résorber.

#### VERTICALITE

Mais voici *Vagabondes*<sup>6</sup>, cet ouvrage qui, dès que je l'eus reçu, m'amena à proposer cette journée d'études à Sophie Mendelsohn et à Sandra Alvarez de Toledo qui l'a somptueusement édité et à qui l'on doit également de pouvoir visionner en fin de journée *Bambule*, dans la meilleure version aujourd'hui disponible.

Ces jeunes filles... quoi ces jeunes filles ? Reconnues vagabondes<sup>7</sup>, elles tracent leur propre chemin. Elles cassent, déchirent, détériorent, volent, écrivent sur les murs, gaspillent, jurent, montrent leurs fesses, font preuve de « mauvais esprit » ; elles se révoltent, chantent ensemble des hymnes subversifs ; elles s'aiment, elles dansent ; elles s'évadent, tombent enceintes, se marient avec le bourgeois du coin auprès duquel on les a placées comme bonnes (bonnes !) ou domestiques (« à domestiquer » serait plus juste).

On a prévu comment réagir à leurs incartades : prison dans la prison, le cachot de l'*École de préservation pour les jeunes filles* les attend, ou bien le nerf-de-bœuf ; ou, chassées de ce lieu d'enfermement, un autre, l'asile d'aliénés.

On *élève* un enfant ; « élève », c'est même en le désignant ainsi qu'il est inscrit à l'école sans, en cela, avoir été consulté. *Un enfant, cela tombe*. L'enfant est pensé, logé,

---

<sup>6</sup> *Vagabondes. Les écoles de préservation pour les jeunes filles*, note de l'éditrice, Sandra Alvarez de Toledo, et texte de Sophie Mendelsohn, « Des filles coupables », Paris, L'Arachnéen, 2015.

pris dans une étrange et guère questionnée verticalité, celle qui donne son support aux opérations que l'on tente à son endroit. « Relèvement », disait-on, c'était supposer que ces jeunes filles étaient tombées. « Préservation » est un autre terme dont le sens se précise en le rapprochant du premier : il s'agit non pas seulement de mettre à l'abri, de sauvegarder, de protéger mais d'empêcher une chute – Eve, la fautive, n'est pas loin<sup>8</sup>. D'une jeune fille qui vient d'avoir ses premières règles, on dit, en Italie du Sud, qu'elle est « tombée dans l'escalier » (*la ragazza è caduta dalle scale*). Et « tomber » n'est pas moins présent dans ce que le sphinx pose comme énigme à Œdipe : quatre, puis deux, puis trois pattes, quoi qu'il en soit des âges de la vie, une chute, là aussi, est à éviter – voici définie l'humanité. Confirmant cette verticalité en péril, on peut aussi songer à « dresser » ou « redresser ». Aujourd'hui encore, on se procure aisément un ouvrage du genre *Comment dresser votre enfant en cinquante leçons*.

S'agissant de cette verticalité, rien de plus joyeusement parlant, peut-être, que ce geste d'un parent lançant haut son enfant et le rattrapant *in extremis* dans ses bras avant qu'il ne s'écrase au sol. Tous deux s'amusent, rient parfois aux éclats.

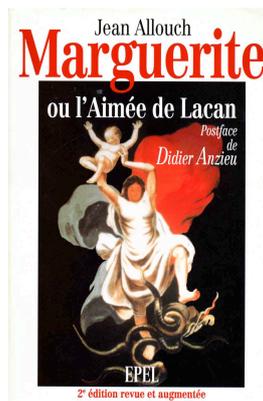
*Vagabondes* fait état des difficultés, voire des impasses du relèvement. Élévation (ou élevage), préservation, relèvement, dressage, ces termes ne prennent sens qu'appuyés sur l'image d'une verticalité hantée par l'idée d'une chute toujours possible. Le problème n'est pas seulement spatial, il est dynamique, fait de forces opposées, de tensions, de conflits.

Une image vient illustrer ces conflits, celle d'une campagne antituberculeuse où la folie de Marguerite Anzieu lisait un avertissement que lui adressaient ses persécuteurs bien décidés à s'en prendre à Didier, son enfant.

---

<sup>7</sup> On pourra visionner l'indispensable regard que porte sur le vagabondage *Le Juge et l'Assassin* (1976) de Bertrand Tavernier, avec Philippe Noiret, Michel Galabru, Isabelle Huppert et Jean-Claude Brialy.

<sup>8</sup> Avec l'instauration de la III<sup>e</sup> République, les Écoles de préservation pour les jeunes filles ont pris la suite de lieux semblables, les Bons Pasteurs, afin de soustraire ces filles à l'emprise catholique. De l'une à l'autre institution le schéma reste le même, l'intention elle aussi. Ces jeunes filles en perdition, on va les sauver. Emilia, l'aînée des sœurs Papin, avait suivi le chemin espéré par ses éducatrices catholiques en souhaitant entrer au couvent après avoir été au Bon Pasteur. Christine et Léa avaient souhaité l'y rejoindre, ce qui était à proprement parler intolérable pour Clémence, leur mère, dont l'aînée avait été, selon sa propre vision de la chose, raptée par les « cotologies » (*Francis Duprè, La « solution » du passage à l'acte*, Toulouse, Érès, 1984, désormais gracieusement téléchargeable sur le site Epel).



Marguerite est pédophile, semblable en cela au Goering du *Roi des Aulnes* de Michel Tournier<sup>9</sup>. Elle songe à un « règne des enfants et des femmes », elle veut dire celui des femmes porteuses d'enfants. Il n'empêche, cet enfant ainsi *élevé* s'en trouve d'autant mieux exposé, telle une cible, aux intentions meurtrières de ses persécuteurs et donc à sa chute. L'en préserver, c'est aussi charger l'enfant ne serait-ce que du poids de cette préservation. Il peut s'y ajouter une autre composante, lorsque le pédophile fait de l'enfant ce qui lui assurerait sa propre survie. Lee Edelman a porté le fer à l'encontre d'une telle entreprise : le futur, écrivait-il est « un truc de gosses » (*future is kid stuff*). Langé dans un espoir sans jamais, là non plus, avoir en cela été consulté, l'enfant est pris dans ce qu'Edelman repère comme une « chaîne de Ponzi du futurisme reproductif<sup>10</sup> ». Autant dire que l'enfant et le pédophile se trouveront tôt ou tard en prison, tel Bernard Madoff durant pas moins de cent cinquante années. À vrai dire, ils y sont déjà.

On dresse un enfant telle l'hostie présentée aux fidèles dans ce moment de la messe que l'on appelle « élévation ». Penser en termes de verticalité est caractéristique de la proposition chrétienne (pas seulement elle, mais clairement elle). Lorsque, au II<sup>e</sup> siècle, on a commencé d'envisager la résurrection non plus seulement du peuple mais individuelle, deux mots grecs ont servi : *egerein*, « réveiller », et *anistanai*, « relever »<sup>11</sup>. Leur confluence est parlante : n'est véritablement éveillé, nous assure-t-on, que ce croyant qu'aura relevé Celui qui s'est levé de sa tombe, tout seul comme un grand, tournant ainsi le dos à sa seconde mort.

---

<sup>9</sup> Michel Tournier, *Le Roi des Aulnes*, Paris, Gallimard, 1970.

<sup>10</sup> Lee Edelman, *L'Impossible Homosexuel. Huit essais de théorie queer*, préface de David Halperin, trad. de l'anglais (États-Unis) par Guy Le Gaufey, Paris, Epel, 2013, p. 289.

<sup>11</sup> Serge Margel, *L'Invention du corps de chair*, Paris, Cerf, 2016, p. 56.

L'analyse coupe court à cette verticalité, elle allonge l'enfant analysant, elle délaisse l'axe vertical en instaurant l'horizontalité. Outre ce lit que Lacan, médecin, disait être le lieu élu de la clinique (le lit bidon de cette libido qui ne donne pas lieu à un rapport sexuel), autre chose est alors convoqué, car la tombe ne l'est pas moins – rares sont les cultures où l'on enterre debout les cadavres. Il reste que cette horizontalité intervient à l'encontre de l'élévation. Le borroméen, lui aussi, n'a que faire de la verticalité.

Un enfant, cela tombe. « Cela », oui, car l'enfant que l'on élève, quelque idée lénifiante que l'on se fasse à son propos, est *ipso facto* un poids, une chose dont on est parfois sensible au fait qu'elle parasite. De la matrice, l'enfant n'est-il pas susceptible de tomber ? Pour finir, n'en tombe-t-il pas ? Et du sein qui l'allait ? Et du berceau dans lequel on le confine ? Et des bras qui le tiennent<sup>12</sup> ? Et de la trottinette dont il a un premier usage ? Ayant pris de l'âge, l'enfant tombe du domicile familial, puis tombe amoureux d'un ou d'une partenaire qui va un beau jour le laisser tomber, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il tombe dans sa tombe. Ici aussi, d'ailleurs, intervient la verticalité : *tumbos*, en grec, désigne le tumulus funéraire, tandis que le latin *tumulus* provient de *tumere*, « gonfler ». Au moment même où le mort est mis dans un trou, on s'emploie à dresser une bosse (ailleurs une croix, ou une pierre tombale), comme pour mieux laisser entendre que même mort le sujet reste encore pris dans la verticalité. *Homo erectus*, que n'a-t-on pas élucubré sur les acquis de cette érection ! Ventre (on dit « tomber enceinte »), sein, berceau, amours, vie (on dit « tomber malade ») sont autant de lieux d'où l'on tombe. Vivre, autrement dit se séparer, c'est chuter. Proverbe espagnol<sup>13</sup> : « un garçon sans cicatrices est comme un jardin sans fleurs. »

#### LAISSER TOMBER

Ne souhaitant pas m'étendre (!) dans cette introduction, il est temps que je vous présente ce que pourrait être un autre rapport aux enfants, qui est aussi le rapport à instaurer avec l'analysant car, comme vous ne l'ignorez certes pas, c'est à l'enfant chez l'analysant que s'adresse l'analyste (un trait que Conrad Stein a mis en valeur). Les enfants, dis-je, on ne peut rien faire de mieux avec et pour eux que de les laisser tomber. À charge, maintenant, pour moi, de préciser ce que l'on peut entendre par là.

---

<sup>12</sup> Lacan ayant observé qu'une mère qui laisse tomber de ses bras son enfant est une mère castratrice (au sens de la castration imaginaire).

La raison en est que, comme tout un chacun, les enfants sont promis, non pas à un futur plus ou moins radieux, même s'il n'y a aucun motif d'exclure quelque espoir dès lors qu'il n'occupe pas tout l'espace de l'élevage, mais, par-delà la suite des chutes qui les rend vivants, à leur mort, la première et la seconde. Quel parent n'a jamais pensé qu'en donnant la vie, c'est aussi à sa mort que l'on destinait un enfant ? Maurice Blanchot :

Tout ce que nous disons [j'ajoute « faisons »] ne tend qu'à voiler l'unique affirmation : que tout doit s'effacer et que nous ne pouvons rester fidèles qu'en veillant sur ce mouvement qui s'efface, auquel quelque chose en nous, qui rejette tout souvenir, appartient déjà<sup>14</sup>.

Le rapport à l'enfant part en vrille dès l'instant qu'il tourne le dos à sa seconde mort. Dans le lien que l'on instaure avec lui, laisser tomber un enfant ne veut rien dire d'autre que de ne pas négliger cela, son futur le plus assuré. On peut être certain que l'élever au-dessus de cet inéluctable destin, que l'en préserver, que faire en sorte qu'il n'en relève pas sont autant d'entreprises tout à la fois illusoires, mal fagotées et vaines, tandis que l'enfant, qui, à l'occasion, fait état d'un rapport à la mort d'une rare justesse<sup>15</sup>, ne peut répondre à cette pédophilie que par ce qu'avec Michel Foucault, j'appelle son soulèvement<sup>16</sup>. Se soulever, cela ne se peut qu'en allant à l'encontre de l'avoir été.

Philippe Ariès et quelques à sa suite ont repéré qu'à l'endroit de la mort la grande hantise contemporaine, en Occident, était celle de l'enfant mort<sup>17</sup>. Y a-t-il des morts qui valent plus que d'autres ? On le laisse entendre, on paraît le croire en oubliant ainsi que la mort reste la grande égalisatrice. Et Edelman en dit la raison : l'enfant est *conçu* comme offrant « l'assurance que nous vivrons même quand nous serons morts<sup>18</sup> ». Leur faire porter le poids de cette survie imaginaire, n'est-ce pas là un bien méchant tour joué aux enfants ? Les voici chargés d'une question que leurs géniteurs

---

<sup>13</sup> Je le dois à Bernard Odier qu'ici je remercie.

<sup>14</sup> Maurice Blanchot, *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971, p. 326. « Tout doit s'effacer » est une juste description de la seconde mort. Ce propos comporte une autre interprétation de ce que l'on appelle « perte de mémoire », la responsabilité en étant alors généralement attribuée au sujet ou au cerveau. Elle revient ici à cet horizon d'effacement qui intervient dans le présent dès lors qu'un souvenir fait défaut. Tout souvenir comporte en lui-même la possibilité de son effacement.

<sup>15</sup> Philippe Forest, *L'Enfant éternel*, Paris, Gallimard, 1997 ; ainsi que, ici, même recueilli en fin d'article, le dessin d'un enfant de cinq ans ; également cette jeune fille de neuf ans, entendue dans *Letters Home* de Chantal Akerman, qui, apprenant la mort de son père, réplique aussitôt par un « Je ne parlerai plus jamais à Dieu ».

<sup>16</sup> Jean Allouch, « Quatre leçons proposées par Foucault à l'analyse », *L'Unebêvue*, n° 31, novembre 2014, p. 85-102.

<sup>17</sup> Cela se confirme chaque jour lorsque, par exemple, on peut entendre à la radio que, parmi ceux qu'un accident ou un attentat a tués, il se trouve X enfants. Pourquoi ce spécial décompte ?

<sup>18</sup> L. Edelman, *L'Impossible homosexuel*, *op. cit.*, p. 299.

n'ont pas été en mesure de résoudre. Et alors quoi ? Alors... tant pis, c'est, à proprement parler, bien fait pour eux.

Voici un brin de macro-histoire : que ce soit en l'an 2000 ou 2002, le nombre de gens sur la planète entière décédés par ce que l'on appelle bien à tort « suicide » est du même ordre de grandeur que le total des morts par la guerre *et* le crime<sup>19</sup>.

Année	Morts	Guerre	Crime	Total	% / morts	Suicides	% / morts
2000	56 000 000	310 000	520 000	830 000	1,5 %	815 000	1,45 %
2002	57 000 000	172 000	569 000	741 000	1,3 %	813 000	1,4 %

On ne saurait admettre que ces 815 000 et 813 000 personnes ont simplement souhaité disparaître, sans plus. Seule la seconde mort est susceptible non pas d'expliquer mais tout au moins d'approcher quelque peu ce qui se trouve en jeu dans chacun de ces suicides. Que font-ils savoir ? Qu'offrent-ils à entendre ?

Concernant les enfants, que se passe-t-il quand est en place cette même négligence de ce que Lacan appelait l'espace d'entre-deux-morts ? On répondra en se tournant d'abord vers le pédophore. En tant que tel, est-il quelqu'un qui se tient effectivement debout ? Précision : qui se tient *seul* debout, car on ne se tient jamais debout que seul. La réponse est clairement non. Le pédophore est subjectivement penché vers cet objet, l'enfant, soit qu'il l'élève, ravi, ou le contemple, béat, dans son berceau. Et cela ne manque pas de rebondir chez l'enfant, de l'affecter.

Il ne lui reste plus alors qu'à quitter le pédophore, qu'à s'en séparer<sup>20</sup>. Les cas ne sont pas si rares où un nouveau-né refuse le sein. Un tel soulèvement peut être reconnu, avec Foucault, comme étant « sans explication ». Il relève de la liberté de chacun. Et peut-être, en qualifiant ainsi le soulèvement, Foucault avait-il à l'esprit ce que Blanchot avait dit du refus :

Le refus est absolu, catégorique. Il ne se discute pas, ni ne fait entendre ses raisons. C'est en quoi, il est silencieux et solitaire, même lorsqu'il s'affirme, comme il le faut, au grand jour<sup>21</sup>.

---

<sup>19</sup> Yuval Noah Harari, *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, Paris, Albin Michel, p. 430.

<sup>20</sup> Allusion, ici, au concept lacanien de séparation.

<sup>21</sup> M. Blanchot, *L'Amitié*, op. cit. p. 130.

## DÉCHARITER

Je conclurai par une simple indication, qui ne sera audible que par ceux qui se seront intéressés de près à ce que Lacan avait à l'esprit en inventant le néologisme « déchariter ». Ce « déchariter » se module de diverses façons, c'est selon, et on ne saurait surestimer ce qu'il a de décisif dans l'exercice analytique. J'en ai dit la manière avec les enfants, rien d'autre que les laisser tomber, autrement dit ne pas les accueillir dans la seule dimension de l'élevage en négligeant que, comme tout un chacun, c'est de la chute qu'ils obtiendront ce que Pascal appelait « une vie ».



Ximena Lizbeth León Sandoval (5 ans).  
*Calaca paseando* (Squelette se promenant).

*Taller Infantil de Artes Plásticas.*  
*Instituto nacional de ciencias médicas y nutrición Salvador Zubirán.*